

# LE PETIT PROVENÇAL

Journal Quotidien d'Union Nationale

N° 14.505 - QUARANTE ET UNIÈME ANNÉE - LUNDI 23 OCTOBRE 1916

LE NUMÉRO 5 CENTIMES

75, Rue de la Darse, 75 - Marseille

## ABONNEMENTS

Marseille, Bouches-du-Rhône, Var, Vendée, Gard  
et Basses-Alpes..... 3 fr. 50  
Autres départements et l'Algérie..... 4 fr. 50  
Etranger (Union postale)..... 5 fr. 50

Les abonnements partent des 1<sup>er</sup> et 16 de chaque mois  
Ils sont reçus à l'administration du Journal et dans tous les Bureaux de Poste

## ANNONCES

Annonces Anglaises, la ligne : 3 fr. Réclames : 2.75 - Faits divers : 0.50  
Après Chronique Locale, la ligne : 5 fr. - Chronique Locale : 1.00 fr.  
Les insertions sont exclusivement reçues  
A Marseille : chez M. G. Allard, 31, rue Pavillon, et dans nos bureaux  
A Paris : A l'agence Havas, 8, place de la Bourse, pour la publicité extra-régionale

## Le Drame de Vienne

L'assassinat du comte Sturgh, président du Conseil autrichien, ajoute une page sanglante à la ténébreuse histoire politique du pays de François-Joseph. La victime du drame de Vienne paye de sa vie les fautes et les crimes de la politique autrichienne. Mais disons-le tout de suite : sa mort ne changera rien à la situation extérieure de la double monarchie.

Le comte Sturgh était par son titre et ses fonctions de président du Conseil autrichien le maître de la politique de l'Empire. Mais ce n'était qu'un chef nominal et de pure apparence. Sa figure pâle et inconsistante avait semblé s'effacer de plus en plus devant la figure brutale du président du Conseil hongrois, le comte Tisza.

On sait en effet que, dans la double monarchie, chacun des deux Etats associés a son gouvernement spécial, sous la seule réserve que les ministères des Affaires Etrangères et de la Défense Nationale sont communs à l'Autriche et à la Hongrie. Et l'on pourrait croire que, de ces deux gouvernements, c'est le ministère autrichien qui l'emporte sur le ministère hongrois. En fait, c'est le contraire qui se produit.

Depuis quelques années, et surtout depuis que la guerre a éclaté, les ministères autrichiens comptent moins que les ministères hongrois dans la direction générale des affaires de la double monarchie. Le comte Tisza a été, en juillet 1914, l'un des complices les plus actifs de l'Allemagne, l'un de ceux qui ont le plus fait pour jeter l'Autriche-Hongrie dans l'horrible conflagration dont Berlin avait décidé et préparé le déchaînement. Et depuis vingt-sept mois, c'est la personnalité qui s'est le plus soulevée en relief aux dépens de la personnalité du président du Conseil autrichien.

De plus en plus, le véritable chef de la politique austro-hongroise, c'était le comte Tisza et non le comte Sturgh. Les fréquents voyages de l'homme d'Etat de Budapest a fait depuis quelques mois pour aller conférer avec le chancelier d'Allemagne ou avec le kaiser en ont assez clairement témoigné.

Une dépêche de Rome donne comme probable que Fritz Adler, le meurtrier

du comte Sturgh, a traduit l'exaspération des classes supérieures autrichiennes devant la politique pratiquée par le comte Sturgh depuis le début de la guerre, politique qui n'était qu'une abdication complète devant l'influence hongroise.

Ce Fritz Adler est, nous apprend-on d'autre part, le fils du député de Vienne que l'on considère comme le leader du parti socialiste démocrate autrichien, c'est-à-dire comme le chef de ces pseudo-socialistes du Reichstag qui ne valent pas mieux que leurs compères du Reichstag. A l'opposé de son père, ce fils révolté n'avait pas accepté, moralité, de se laisser entraîner dans le courant de servitude et de honte. Le détail, s'il était confirmé, préciserait la signification de ce geste d'hier.

Quoi qu'il en soit des mobiles qui ont pu armer le bras du meurtrier, une chose est certaine et c'est, nous le répétons, que la disparition du comte Sturgh ne provoquera pas un changement d'orientation dans la politique extérieure de l'Autriche-Hongrie.

Même si l'influence hongroise ne devait pas continuer à prédominer dans la double monarchie, il n'en resterait pas moins que cette double monarchie ne se trouverait pas soustraite pour cela à une influence supérieure à celle de Budapest comme à celle de Vienne : à l'influence de Berlin. L'Autriche-Hongrie n'est qu'un instrument entre les mains de l'Allemagne. Sous la contrainte de la poigne de fer allemande, elle devra aller bon gré mal gré jusqu'au bout de son destin, qui est de s'effondrer dans la boue et dans le sang.

Pour l'heure, ce n'est qu'un de ses dirigeants qui succombe. Un de ses dirigeants, c'est-à-dire un coupable. Mais le comte Sturgh n'était pas le seul coupable, ni même le plus coupable. Lors de l'heure de la justice sonnera, d'autres auront eux aussi à rendre leurs comptes.

Les annales de cette guerre qui a commencé par l'attentat de Sarajevo n'enregistreront donc l'attentat de Vienne que comme un épisode.

Le sang versé appelle le sang versé, et il y a parfois une sorte de terrible logique dans le déroulement de certains événements. Mais restons-en là. Cependant, le ministre vieillissant couronné qui préside depuis de si longues années à tant d'infortunes et à tant d'horreurs est toujours sur le trône : à quelle effroyable expiation est-il réservé ?

CAMILLE FERDY.

## 813<sup>e</sup> JOUR DE GUERRE Communiqué officiel

Paris, 22 Octobre.

Le gouvernement fait, à 15 heures, le communiqué officiel suivant :

**Au nord de la Somme, la nuit a été calme, à part quelques escarmouches de patrouilles, qui nous ont permis de faire des prisonniers.**

**On ne signale aucune action d'infanterie.**

**Au sud de la Somme, l'ennemi n'a pas renouvelé ses tentatives dans la région de Biaches et du bois Blaise.**

**Il se confirme que les pertes des Allemands, au cours des contre-attaques effectuées par eux hier dans ce secteur, ont été considérables, notamment devant le village de Biaches, qu'ils ont attaqué avec de puissants effectifs.**

**Dans la région de Chaulnes, l'ennemi a violemment attaqué nos nouvelles positions, au lever du jour, et a essayé de nous rejeter des bois enlevés hier par nous. Ses efforts sont restés infructueux et ne lui ont valu que des pertes élevées. Nos gains de la veille ont été intégralement maintenus.**

**Canonade intermittente sur le reste du front.**

## AVIATION

Sur le front de la Somme, nos aviateurs ont abattu, hier, trois avions allemands. Cinq autres ont dû atterrir avec des avaries.

Au cours de ces combats, l'adjudant Dorme a descendu son quinzième appareil ennemi à Barleux, et le maréchal des logis Flachaire son cinquième, qui s'est écrasé sur le sol dans la même région.

Au nord de Verdun, un ballon captif allemand, attaqué par un de nos pilotes, s'est abattu en flammes.

Dans la nuit du 21 au 22, six de nos avions ont bombardé la gare de Courcelles-sur-Nied, à l'est de Metz : cent quatre-vingts obus de 120, jetés sur les bâtiments et sur les voies ferrées, ont paru causer de graves importants.

Dans la même nuit, nos escadrilles ont lancé cinquante obus sur les gares de Saint-Quentin et de Tergnier, seize obus sur des bivouacs de la région d'Etain, cent vingt-huit obus de gros calibre sur les gares de Ham, Athies et sur les hangars d'aviation de la région de Peronne.

Dans la journée d'hier, un avion allemand a été abattu dans nos lignes par le tir de nos canons spéciaux.

## ARMÉE D'ORIENT

Les mauvais temps a gêné les opérations sur la plus grande partie du front. Nous avons néanmoins réalisé quelques progrès sur la rive droite du Vardar.

Les Serbes ont fait une trentaine de prisonniers dans la région de la Cerna.

Communiqué officiel anglais

L'état-major britannique fait le communiqué officiel suivant :

Londres, 22 Octobre, 10 h. 40.

Hier, une attaque très réussie nous a permis de nous emparer de la totalité des nos objectifs.

Jusqu'ici, plus de huit cents prisonniers ont été dénombrés. Il en arrive constamment de nouveaux. Nos pertes paraissent légères.

Il ne s'est produit aucune contre-attaque ennemie au cours de la nuit.

## PROPOS DE GUERRE

### La Crise de l'Automne

Les quelques jours de froid prématuré dont vient de nous gratifier le mistral, nous a soudainement révélés l'automne, l'automne planté comme une hache dans le cœur de l'été et qui fait couler sur les bois une rouille de sang, ainsi que disent les poètes.

Une tristesse qui sommeille en nous s'est réveillée. Nous sentons davantage la guerre, et pourquoi nous le dissimulons ? notre courage nous abandonne un peu.

Simple phénomène physiologique, mais auquel nul de nous ne saurait échapper pour peu qu'il possède quelque sensibilité.

Il faut nous défier de cette mélancolie de l'automne, qui crée chez nous un état de moindre résistance morale qui n'épargne même pas les plus forts. Il faut nous défendre et il faut résister. C'est un tournant dangereux de l'année.

Même au temps de la paix nous la sentions, cette mélancolie automnale, cette tristesse des choses qui meurent, qui a fait chanter les poètes de tous les temps, nous la sentions, mais elle ne produisait pas en nous les mêmes effets.

La guerre en été, il semble que ce soit moins la guerre. Le soleil, les fleurs, la douceur de l'air, la foule épanouie dans les rues, tout cela atténue la tristesse des événements. Mais quand le vent galope, que les volets battent aux façades des maisons, que la pluie ruisselle sur les trottoirs déserts, que les marchandes du soir jettent leur long cri mélancolique, la guerre apparaît sur notre âme comme une main sur une plaie.

L'été c'est l'espoir ; l'hiver ramène le doute. Nous savons si bien que la guerre ne finira pas en hiver que nous avons envie de dire aux mois qui viennent : « Hâtez-vous de passer, généraux ! » On a dit de tout temps : « Nous aurons la guerre au printemps » ; on n'a jamais dit : « Nous aurons la guerre en

## LA GUERRE

### Les Attaques allemandes sur la Somme se brisent sous nos feux

### L'AVANCE BRITANNIQUE SUR L'ANCRE

### Les Progrès italiens sur le Carso

Paris, 22 Octobre.

Des grands blessés revenant d'Allemagne par la Suisse sont arrivés ce matin à Paris. Au nom de la capitale, ils ont été salués, à la descente du train, par M. Froment-Meurice, vice-président du Conseil municipal. Une collation avait été préparée à leur intention dans un réfectoire décoré de fleurs, de plantes et de drapeaux aux couleurs des alliés. Après quoi ils se sont séparés après avoir chanté la Marseillaise.

En même temps qu'ils attaquent sur la frontière Nord, les ennemis ont repris au Sud, dans la Dobrouja, sous le commandement de Mackensen, une offensive acharnée. Après avoir fait plier une aile roumaine, ils ont imprimé le même mouvement de recul à l'aile opposée, de telle sorte que le centre de nos alliés restant suspendu a dû battre en retraite à son tour.

Il ne servirait à rien d'exagérer le péril, autrement dangereux de la nier.

Il y a de quoi frémir quand on lit, comme ce matin, dans des dépêches de Rome que, pour défendre Trieste que les Italiens menacent de plus en plus, les Allemands sont décidés à faire les sacrifices, même celui d'abandonner leur offensive contre la Roumanie. De telles erreurs d'optique ou d'appréhension, après plus de deux années de guerre, sont incompréhensibles.

L'Allemagne ne lâche le morceau qu'elle a entre les mâchoires que si on cogne dessus. C'est bien moins l'offensive anglo-française sur la Somme qui lui a fait lâcher prise à Verdun, que l'effroyable tape qu'elle a reçue de ce côté. En tous cas, elle vient de donner aux Alliés une leçon qu'il serait criminel de taire ou stupide de ne pas remarquer.

Alors quelle dispose d'effectifs moins nombreux que les puissances de l'Entente, elle a néanmoins constitué deux armées mobiles pour les lancer contre la Roumanie et elle a pris l'initiative des opérations alors qu'elle n'avait donné la configuration des frontières roumaines l'initiative comporte un avantage inappréciable.

Si je suis de ceux qui n'ont jamais désespéré, dont la confiance n'a jamais fléchi, même aux heures les plus sombres, je suis aussi de ceux, trop rares malheureusement, qui estiment nécessaire de reconnaître nos erreurs afin de ne pas les recommencer démesurément. Il vaut mieux prévenir que guérir, en guerre surtout.

Sur le front de Picardie, la journée d'hier fut une journée de bataille violente qui se résuma en un succès remarquable pour les armées franco-anglaises. L'ennemi, de plus en plus inquiet de nos progrès incessants, qui nous amènent dans des positions de dernière ligne, après lesquelles ne sont que des organisations récentes et moins solides, l'ennemi, dis-je, a continué à réagir avec une extrême violence. Il a lancé toute une série d'attaques impétueuses sur plusieurs points à la fois.

Sauf au nord du petit bois Blaise, situé entre le village de Biaches et la côte 97, où il a réussi à pénétrer dans quelques éléments avancés de nos tranchées, ses assauts ont été brisés par nos feux qui fauchaient les vagues assaillantes.

Les pertes allemandes ont été très dures. Tandis que nous repoussons ses attaques, nous enlevons une grande partie du bois au nord de Chaulnes et les Anglais avancent leur front face à la vallée de l'Ancre, de telle manière qu'ils peuvent, maintenant, prendre de flanc les positions ennemies au nord de la rivière.

MARIUS RICHARD.

### L'état des généraux Marchand et Sainte-Claire-Deville

Paris, 22 Octobre.

Le général Sainte-Claire-Deville ayant été assez gravement blessé, ainsi que le général Marchand, qui ne le fut que légèrement, un de nos confrères a pu voir, hier, Mme Marchand.

« Il est exact, a-t-elle dit, que le général vient d'être blessé légèrement et que son officier d'ordonnance, qui se trouvait à ses côtés, a été tué sur le coup ; mais la blessure de mon mari est des plus légères, et le général, après avoir été pansé, a repris immédiatement son commandement. D'autre part, au domicile du général

## L'Assassinat du Comte Sturgh

Paris, 22 Octobre.

Le correspondant du Petit Parisien à Zurich donne les détails suivants sur l'assassinat du comte Sturgh :

M. Sturgh était assis, à midi, avec le baron d'Aerenthal, frère du ministre des Affaires Etrangères décedé, à la table de la grande salle de l'hôtel Weiss und Schodan.

Trois tables de la salle, qui étaient dans la salle, le fils du député socialiste au Reichsrath, Victor Adler.

Soudainement, Fritz Adler se leva, fit trois pas vers Sturgh et lui tira trois coups de revolver.

Sturgh, atteint de deux coups à la tête, tomba foudroyé.

Le troisième coup blessa le baron d'Aerenthal à la jambe. Malgré ses blessures, d'Aerenthal se jeta sur l'assassin, engageant une brève lutte violente. L'instant fut extrêmement tragique. Des officiers allemands et autrichiens, très nombreux, qui étaient dans la salle, se précipitèrent sur Adler, les sabres levés.

L'assassin se fit place et, d'une voix ferme, il cria :

« Messieurs, je sais bien ce que j'ai fait ; je ne laisserai ariser sans résistance, n'en doutez pas. »

« Pourquoi avez-vous tiré sur Sturgh ? » Adler répondit :

« Je dirai aux juges, je m'appelle Fritz Adler. Je suis écrivain, j'habite Sonner Hofgasse. »

Après ces déclarations, il porta les mains à ses yeux.

Un médecin militaire arriva et constata la mort du comte Sturgh.

La nouvelle de l'attentat venait d'être répandue aux différents ministères et rapidement les plus hautes autorités venaient d'arriver.

Fritz Adler avait été secrétaire du parti socialiste autrichien. Il est riche, une des sources de Fritz est interne de clinique pour malades nerveux.

Dans les milieux politiques, la tragédie cause une énorme consternation, on affirme qu'il n'aurait pas dû venir à l'assassinat, qu'il n'aurait pas dû venir à l'assassinat, qu'il n'aurait pas dû venir à l'assassinat.

Un seul journal commente le fait, l'Archiv der Arbeit, il écrit : « Le geste d'Adler causera sans doute à l'Autriche un sentiment d'horreur. Adler est un fanatique, ses coups de revolver ne doivent pas autrement être interprétés. »

### Un récit autrichien du crime

Genève, 22 Octobre.

Voici, d'après les journaux de Vienne, un nouveau récit de l'attentat contre le comte Sturgh :

Le comte Sturgh était arrivé à l'hôtel Weiss et Schald le 21 octobre, entre 11 heures et demi et 2 heures. Il était accompagné du gouverneur du Tyrol comme Toggenguburg arriva le matin et qui voulait repartir le même jour et du baron Franz von Aerenthal, capitaine de ulkars à la disposition et frère de l'ancien ministre des Affaires Etrangères. A trois tables de distance avait pris place un homme qu'on n'avait encore jamais remarqué à l'hôtel où ne viennent presque que des habitués, il paraissait âgé de trente à quarante ans, était de grande taille, large d'épaules, avait une petite moustache blonde bouffée court, des lunettes et de longs cheveux bien peignés. Il s'était installé de façon à avoir le comte Sturgh en face de lui.

Le président du Conseil avait à sa droite le comte Toggenguburg, le baron d'Aerenthal

### était assis en face du comte Sturgh, le dos tourné à l'étranger. Le président du Conseil avait durant son repas soutenu une conversation animée, il était en train de fumer un cigare en prenant son café lorsque l'étranger qu'on n'avait aucun motif d'observer et qui venait aussi d'achever son repas et de payer son addition, se leva soudain et s'avança vers la table du président du Conseil.

Le comte Sturgh et le comte Toggenguburg le virent approcher et crurent qu'il voulait rendre visite à des personnes assises à une table voisine. Mais lorsque le jeune homme fut arrivé près de la table du président du Conseil, il se mit à courir, la main dans sa poche, et avant que personne ait deviné ce qu'il voulait faire, il était parvenu à la table du comte Sturgh et avait appliqué un bras sur la tête du président au moment même où celui-ci pensait que la visite lui était destinée. Le meurtrier tira alors de sa poche une expression amène.

C'est alors que trois détonations retentirent. Les coups dirigés contre la tête du président portèrent droit au but. Le comte Sturgh s'affala à terre, le sang jaillit de son visage et recouvrit ses vêtements.

On peut à peine se faire une idée de l'effroi qui régnait à ce moment dans la salle. Les deux compagnons de table du comte Sturgh étaient comme paralysés. Cependant le comte Toggenguburg se leva et brandissant sa chaise en guise d'arme contre le meurtrier. Celui-ci eut à travers la salle vers la porte, suivi par le comte Toggenguburg et le baron d'Aerenthal.

Lorsque le meurtrier eut atteint la porte, le premier sommelier Grumbach se précipita sur lui tandis qu'un officier tira son sabre. D'un bras vigoureux, le sommelier fit retomber la main du meurtrier toujours armé de sa chaise. Pendant la course, l'arme de Sturgh se déchargea une quatrième fois et la balle alla blesser légèrement le baron d'Aerenthal à la cuisse droite. Le meurtrier fut maîtrisé, désarmé et arrêté aussitôt.

### Fritz Adler

Genève, 22 Octobre.

Agé de trente-cinq ans, l'écrivain Fritz Adler est le fils du leader du parti socialiste démocrate autrichien. Tandis que son père, député de Vienne au Reichsrath, se montrait docile aux suggestions gouvernementales et tempérait son opposition, comme la majorité socialiste allemande que représente Scheidemann, Fritz Adler avait au contraire accentué la stance et avait suivi en Autriche la même ligne de conduite que Karl Liebknecht en Allemagne.

Dans un récent congrès de la social-démocratie autrichienne, il n'avait pas craint d'entrer en lutte avec son père en déposant une motion diamétralement contraire à celle que son père avait proposée. C'est un tournant dangereux de l'année.

Même au temps de la paix nous la sentions, cette mélancolie automnale, cette tristesse des choses qui meurent, qui a fait chanter les poètes de tous les temps, nous la sentions, mais elle ne produisait pas en nous les mêmes effets.

La guerre en été, il semble que ce soit moins la guerre. Le soleil, les fleurs, la douceur de l'air, la foule épanouie dans les rues, tout cela atténue la tristesse des événements. Mais quand le vent galope, que les volets battent aux façades des maisons, que la pluie ruisselle sur les trottoirs déserts, que les marchandes du soir jettent leur long cri mélancolique, la guerre apparaît sur notre âme comme une main sur une plaie.

L'été c'est l'espoir ; l'hiver ramène le doute. Nous savons si bien que la guerre ne finira pas en hiver que nous avons envie de dire aux mois qui viennent : « Hâtez-vous de passer, généraux ! » On a dit de tout temps : « Nous aurons la guerre au printemps » ; on n'a jamais dit : « Nous aurons la guerre en

« Nous aurons la guerre au printemps » ; on n'a jamais dit : « Nous aurons la guerre en

« Nous aurons la guerre au printemps » ; on n'a jamais dit : « Nous aurons la guerre en

« Nous aurons la guerre au printemps » ; on n'a jamais dit : « Nous aurons la guerre en

« Nous aurons la guerre au printemps » ; on n'a jamais dit : « Nous aurons la guerre en

« Nous aurons la guerre au printemps » ; on n'a jamais dit : « Nous aurons la guerre en

« Nous aurons la guerre au printemps » ; on n'a jamais dit : « Nous aurons la guerre en

« Nous aurons la guerre au printemps » ; on n'a jamais dit : « Nous aurons la guerre en

« Nous aurons la guerre au printemps » ; on n'a jamais dit : « Nous aurons la guerre en

« Nous aurons la guerre au printemps » ; on n'a jamais dit : « Nous aurons la guerre en

« Nous aurons la guerre au printemps » ; on n'a jamais dit : « Nous aurons la guerre en

« Nous aurons la guerre au printemps » ; on n'a jamais dit : « Nous aurons la guerre en

### L'Impression à Rome

Rome, 22 Octobre.

L'assassinat du comte Sturgh, président du Conseil autrichien, que l'on vient d'apprendre à l'instant, produit ici une émotion énorme. On est d'accord pour voir dans cet événement la preuve d'une situation intérieure des plus critiques en Autriche.

On pense que les milieux politiques autrichiens feront tous leurs efforts pour présenter le meurtre du président du Conseil comme le meurtre d'un fou anarchiste, mais la personnalité de l'assassin Adler, écrivain allemand, exclut cette hypothèse.

Il est infiniment plus probable que Adler a traduit l'exaspération des classes supérieures autrichiennes devant la politique pratiquée par le comte Sturgh depuis le début de la guerre, politique qui n'était qu'une abdication complète devant l'influence hongroise, aggravée par une insuffisance totale d'organisation intérieure.

« Nous aurons la guerre au printemps » ; on n'a jamais dit : « Nous aurons la guerre en

« Nous aurons la guerre au printemps » ; on n'a jamais dit : « Nous aurons la guerre en

« Nous aurons la guerre au printemps » ; on n'a jamais dit : « Nous aurons la guerre en

### Un Discours du Kaiser censuré... en Allemagne

Berlin, 22 Octobre.

D'après le Tagliche Rundschau, plusieurs discours sensationnels auraient été interdits par la censure allemande pendant ces dernières semaines. Parmi ces discours, ce journal cite ceux qui ont été récemment prononcés par l'empereur Guillaume, par M. Ballin, par le général Hindenburg et par le roi de Bavière.

### IL Y A UN AN

### Samedi 23 Octobre

Les troupes françaises franchissent le Vardar et rejoignent les Bulgares à Rabravo, à 14 kilomètres de Stroumitza.

Les Russes, dans la région de Dwinsk, infligent de lourdes pertes à l'ennemi.

Brillants succès des Italiens dans la vallée du Ledro.

Sur le front de Macédoine, les premiers contingents français et anglais partent de Salonique pour secourir l'armée serbe.

Le gouvernement italien déclare que l'état de guerre existe entre l'Italie et la Bulgarie.

« Nous aurons la guerre au printemps » ; on n'a jamais dit : « Nous aurons la guerre en

« Nous aurons la guerre au printemps » ; on n'a jamais dit : « Nous aurons la guerre en

« Nous aurons la guerre au printemps » ; on n'a jamais dit : « Nous aurons la guerre en

« Nous aurons la guerre au printemps » ; on n'a jamais dit : « Nous aurons la guerre en

« Nous aurons la guerre au printemps » ; on n'a jamais dit : « Nous aurons la guerre en

« Nous aurons la guerre au printemps » ; on n'a jamais dit : « Nous aurons la guerre en

« Nous aurons la guerre au printemps » ; on n'a jamais dit : « Nous aurons la guerre en

### LA SITUATION

De notre correspondant particulier.

Paris, 22 Octobre.

Pourvu que la Roumanie puisse tenir une dizaine de jours encore ! écrivais-je avant-hier. La question demeure angoissante.

Falkenhayn, qu'une dépêche dit être blessé, attaque violemment la frontière Nord par plusieurs cols à la fois. Sur trois points au moins, les forces ennemies ont réalisé une avance qui, sans être alarmante, donne à la situation un caractère d'indéfinissable gravité.

En même temps qu'ils attaquent sur la frontière Nord, les ennemis ont repris au Sud, dans la Dobrouja, sous le commandement de Mackensen, une offensive acharnée. Après avoir fait plier une aile roumaine, ils ont imprimé le même mouvement de recul à l'aile opposée, de telle sorte que le centre de nos alliés restant suspendu a dû battre en retraite à son tour.

Il ne servirait à rien d'exagérer le péril, autrement dangereux de la nier.

Il y a de quoi frémir quand on lit, comme ce matin, dans des dépêches de Rome que, pour défendre Trieste que les Italiens menacent de plus en plus, les Allemands sont décidés à faire les sacrifices, même celui d'abandonner leur offensive contre la Roumanie. De telles erreurs d'optique ou d'appréhension, après plus de deux années de guerre, sont incompréhensibles.

L'Allemagne ne lâche le morceau qu'elle a entre les mâchoires que si on cogne dessus. C'est bien moins l'offensive anglo-française sur la Somme qui lui a fait lâcher prise à Verdun, que l'effroyable tape qu'elle a reçue de ce côté. En tous cas, elle vient de donner aux Alliés une leçon qu'il serait criminel de taire ou stupide de ne pas remarquer.

Alors quelle dispose d'effectifs moins nombreux que les puissances de l'Entente, elle a néanmoins constitué deux armées mobiles pour les lancer contre la Roumanie et elle a pris l'initiative des opérations alors qu'elle n'avait donné la configuration des frontières roumaines l'initiative comporte un avantage inappréciable.

Si je suis de ceux qui n'ont jamais désespéré, dont la confiance n'a jamais fléchi, même aux heures les plus sombres, je suis aussi de ceux, trop rares malheureusement, qui estiment nécessaire de reconnaître nos erreurs afin de ne pas les recommencer démesurément. Il vaut mieux prévenir que guérir, en guerre surtout.

Sur le front de Picardie, la journée d'hier fut une journée de bataille violente qui se résuma en un succès remarquable pour les armées franco-anglaises. L'ennemi, de plus en plus inquiet de nos progrès incessants, qui nous amènent dans des positions de dernière ligne, après lesquelles ne sont que des organisations récentes et moins solides, l'ennemi, dis-je, a continué à réagir avec une extrême violence. Il a lancé toute une série d'attaques impétueuses sur plusieurs points à la fois.

Sauf au nord du petit bois Blaise, situé entre le village de Biaches et la côte 97, où il a réussi à pénétrer dans quelques éléments avancés de nos tranchées, ses assauts ont été brisés par nos feux qui fauchaient les vagues assaillantes











**OBLIGATIONS**  
**Saint-Louis San-Francisco Bd. 5%**  
 (série française)  
 Déposés pour adhésion  
 au plan de réorganisation

En vue de faciliter les opérations de change du Gouvernement Français et la souscription à l'Emprunt National, le rachat de ces titres est offert jusqu'au 10 novembre 1916, au prix net de fr. 452,50 par titre, coupon au 1<sup>er</sup> mai 1914 attaché.

Les ordonnances sont reçues sans frais à tous les guichets de la BANQUE PRIVÉE et de la SOCIÉTÉ GÉNÉRALE.

**Publications de Mariage du 21 Octobre**

Entre : Rosalind Mathieu, raffineur, et Rouillac, Catherine, journalière. — Buscotti Thomas, ingénieur, et Gatti Marie, modiste. — Royward Elise, ingénieur, et Simon Rose, s. p. — Balist Antoine, caissier, et Villeneuve Thérèse, s. p. — Avon Fernand, cultivateur, et Gay Léon, cultivateur. — Zeman Jozsef, cordonnier, et El Ronas Emile, pâtisseries. — Vaccaro Anso, camionneur, et Colonna Pauline, journalière. — Boncompagni Jean, directeur de manufacture, et Dubert Paul, s. p. — Darnis Arthur, charpentier, et Gauthier Raoul, s. p. — Cabaret, Adrien, employé, et Langier Marie, s. p. — Komand Léon, journaliste, et Gessien Berthe, s. p. — Komand Léon, journaliste, et Mourès Désirée, journalière. — Migne Frédéric, charpentier, et Teyon Jeanne, lingère. — Cass Léon, charpentier, et Gonnard Joséphine, lingère. — Cambe Emile, employé, et Cogné Eugénie, employée. — Tampert Jean, lieutenant au 3<sup>e</sup> régiment, et Assiat Marie, s. p.

**Servez-vous et maniez vos Poilus de la LETTRE-ENVELOPPE SARRAIL**  
 50, Franco 1 fr. 10  
**MARTIN, 56, rue Sébastopol, Marseille.**

**Tribune du Travail**

On demande de bonnes ouvrières couturières, chez David Salin-Michel, 11 et 13, rue Grignan, Marseille.

On demande de bonnes ouvrières tailleuses rue de l'Ormeau, 7.

On demande de bonnes ouvrières lingères et ouvrières pour chemisettes et pégnards à l'aiguille, chez Mme Rochegade, 71, rue Saint-Pierre.

On demande un cordonnier pour les réparations, à rue Saint-Charles.

On demande pantalonniers-gilettiers, et demi-ouvrier tailleur, Albert, tailleur, 40, rue de Forbin.

On demande des préparateurs et des mécaniciens pour machines à moteur, chez M. Ambroise, fabricant de chaussures, 1, rue des Repenties.

On demande une apprentie droguiste, et une apprentie piqueuses de bottines, 50, rue Ferrari 2<sup>e</sup> étage.

On demande une bonne ouvrière pompière et un bon demi-ouvrier, chez Valentin, tailleur, rue d'Alsace, 31, au 1<sup>er</sup>.

On demande bonnes ouvrières, bonnes piqueuses, l'ourle se présenter si pas capable, Très pressé, Anais Tron, rue Saint-Pierre, 52, au 1<sup>er</sup>.

On demande de bonnes pantalonniers, rue Chartras, 31.

On demande un jeune de 14 à 15 ans pour courses, accompagné par ses parents, Parfumier J. Lamotte, 22, rue Vaoum.

On demande ouvrières, demi-ouvrières et apprenties couturières, chez Marie Dobbédetti, couturière, 22, rue Geignan.

On demande ouvrières pour travail à la main, et mécaniciennes, 66 c. rue Sainte.

On demande ouvrières, demi-ouvrières et une apprentie couturières, S'adresser, 1, rue Colbeut, chez l'horloger.

On demande un garçon de laboratoire au courant et un jeune homme de 14 à 15 ans pour faire les courses Pharmacie, 32, rue de la République.

On demande chez Fernand Orlandini, 30, rue d'Alsace, Bar du Rhône, 300 ouvrières à 1<sup>er</sup> étage et à domicile, pour confectionner caleçons.

On demande pour les courses un jeune homme de 15 ans, avec bonnes références. S'adresser au magasin, 33, rue de la Darse.

On demande un garçon de 14 à 15 ans, pour la vente et les courses au kiosque à journaux, place Saint-Carnot, payé 10 fr. 50 par semaine.

On demande des mécaniciennes à l'atelier Balgo-Francais, 49, quai de Rive-Neuve.

On demande un bon apôtreur tailleur pour hommes, rue Breteuil, 117.

On demande des ouvrières avec machine pour équipement militaire, 46-49, quai de Rive-Neuve, au 1<sup>er</sup>.

On demande une bonne de 18 à 25 ans, célibataire de Toulouse, 87.

On demande ouvrières et demi-ouvrières tailleuses et corsetières, et apprenties, 48, rue Montgrand, 2<sup>e</sup> étage.

On demande ouvrière et demi-ouvrière et jeune homme de 14 à 15 ans, comme apprenti et courses; ouvrières et demi-ouvrières repasseuses (entourage Châpignin, 13, rue Sainte-Victoire).

**BOURSE DU TRAVAIL.** — On demande : Serrurier; vermiceller; maçon et manoeuvres maçons; coupeur au sautoir; commis charlier; apprenti grillageur; apprenti menuisier-débiteur; apprenti ferblantier; demi-ouvrier pour ferronnerie d'art; tonnelier pour la fabrication des fûts en bois blancs pour le dehors; demi-tailleur; ferblantier; apprenti serrurier; apprenti couturier; teinturier-dégraisseur; pour le dehors et dans pour la ville; charbons; papeterier faisant le registre. S'adresser Bourse du Travail, rue de l'Académie.

**2<sup>e</sup> EMPRUNT 5% DE LA DÉFENSE NATIONALE**

La France compte que chaque Français fera son devoir, que chacun, dans la mesure de ses ressources, apportera sa contribution à la Défense nationale. L'égoïsme en temps de guerre est un acte coupable, mais il est aussi une grande imprévoyance.  
 (Discours de M. A. RIBOT, Ministre des Finances).

**SOUSCRIVEZ!**

Et Echangez vos BONS, OBLIGATIONS de la DÉFENSE NATIONALE contre des TITRES de l'EMPRUNT : Ces titres sont le meilleur des placements. Ils sont EXEMPTS D'IMPÔTS et garantis contre toute conversion avant le 1<sup>er</sup> Janvier 1931.

Si vous avez :

- Un Bon à trois mois de la Défense Nationale qui porte intérêt à ..... 4.04%
- Un Bon à un an de la Défense Nationale qui porte intérêt à ..... 5.26%
- Une Obligation de la Défense Nationale qui, prime non comptée, porte intérêt à 5.31%

Transformez ces valeurs en RENTES 5%, LIBÉRÉES et vous aurez 5.70%

**LES SOUSCRIPTIONS SONT REÇUES PARTOUT:**  
 Caisse Centrale du Trésor, Trésoreries Générales, Recettes des Finances, Perceptions, Recettes de l'Enregistrement, Bureaux de Postes, Caisse des Dépôts et Consignations, Banque de France, Recette Municipale de la Ville de Paris, Caisse d'Épargne, Banques et Établissements de Crédit, Agents de change et Notaires.

**GUIRASSEZ-VOUS! GUIRASSEZ**  
 votre Gorge, vos Bronches, vos Poumons en les défendant, en les préservant par l'antiseptie volatile des

**PASTILLES VALDA**  
 contre les dangers du froid, de l'humidité, des poussières, des microbes.

**POUR SOIGNER EFFICACEMENT**  
 Rhumes, Maux de Gorge, Bronchites, Grippe, etc.

EMPLOYEZ LES

**PASTILLES VALDA**  
 remède respirable antiseptique

Mais il faut AVOIR SOIN DE BIEN EMPLOYER les Pastilles VALDA Véritables  
 SEULES RÉELLEMENT EFFICACES  
 vendues uniquement en BOITES de 1.50 portant le NOM VALDA

**POUR LA FEMME**

Toute femme qui souffre d'un trouble quelconque de la Menstruation, Règles irrégulières ou douloureuses, en avance ou en retard, Pertes blanches, Maladies intérieures, Métrite, Fibrome, Salpingite, Ovarite, Suites de couches, guérira sûrement sans qu'il soit besoin de recourir à une opération, rien qu'en faisant usage de la

**JOUVENCE de l'Abbé SOURY**  
 uniquement composée de plantes inoffensives jouissant de propriétés spéciales qui ont été étudiées et expérimentées pendant de longues années.

La JOUVENCE de l'Abbé SOURY est faite expressément pour guérir toutes les maladies de la femme. Elle les guérit bien parce qu'elle débarrasse l'intérieur de tous les éléments nuisibles; elle fait circuler le sang, décongestionne les organes, en même temps qu'elle les cicatrise.

La JOUVENCE de l'Abbé SOURY ne peut jamais être nuisible, et toute personne qui souffre d'une mauvaise circulation du sang, soit Varices, Hémorroïdes, soit Phlébites, l'Estomac ou des Nerfs, Chaleurs, Vapeurs, Étourissements, soit maigresse du

**RETOUR D'AGE** Exiger ce portrait!  
 doit employer la

**JOUVENCE de l'Abbé SOURY**  
 en toute confiance, car elle guérit tous les jours des milliers de désespérés.

Le flacon, 4 fr. dans toutes Pharmacies; 4 fr. 60 franco. Par 3 flacons franco contre mandat 12 fr. adressé Pharmacie Mag. DUMONTIER, à Rouen.

(Notice contenant renseignements gratuits)

La vie ou la mort coule dans nos veines, selon que notre sang est pur ou impur

**VICES DU SANG**  
 GUÉRIS par le

**DEPURATIF ALLEN**  
 Essence composée de Salsepareille rouge iodurée

**Hommes! - Femmes!**

Cette essence est le dépuratif le plus énergique que l'on connaisse, c'est la lessive du sang et des humeurs dont elle expulse les vices et les impuretés.

Elle est recommandée par les sommités médicales pour combattre l'état morbide du sang dans les cas d'eczéma, syphilis, humeurs, maladies de la peau, dartres, boutons et plaies de mauvaise nature provenant d'une altération accidentelle ou héréditaire du sang.

Cette essence est composée avec les sucres concentrés de plantes les plus dépuratives et cur de la salsepareille rouge de Honduras.

Elle est dix fois plus énergique que le sirop de salsepareille et bien supérieure à tous les dépuratifs connus.

Au Retour d'Age ou Age critique. Le Dépuratif Allen est le seul remède souverain pour combattre les maladies de la femme. A ce moment, le sang n'ayant plus sa libre circulation, comme tout liquide stagnant, se corrompt et engendre des principes morbides, germes d'une foule de maladies, telles que : les kystes, les tumeurs, les cancers, les fibromes, les phlébites, les varices, les troubles nerveux, l'hobésité, les ovarites, les rougeurs du nez et du visage, les hémorroïdes, etc.

Dans ces cas, le Dépuratif Allen est à la fois curatif et préservatif, car il guérit toutes les années des milliers de malades à qui il évite les terribles conséquences des opérations souvent mortelles et toujours douloureuses.

Le flacon de 1/2 litre, 5 fr. — 6 flacons, 26 fr. (Expédition contre mandat-poste)

Dépôt général : **DIANOUX**, pharmacien, Grand Chemin d'Aix, 30, MARSEILLE

DEPÔTS : Ph<sup>o</sup> du Serpent, rue Tapis-Vert, 34 — TOULON : Ph<sup>o</sup> Chabre, Gorlier, Vedel. — AIX : Ph<sup>o</sup> Dou. — ARLES : Ph<sup>o</sup> Mauré. — AVIGNON : Ph<sup>o</sup> Marie et Rolland. — LA CIOTAT : Ph<sup>o</sup> Barrière. — CANNES : Ph<sup>o</sup> Antoni. — NIMES : Ph<sup>o</sup> Favre. — NICE : Ph<sup>o</sup> Rostagn. — ALAIS : Ph<sup>o</sup> Bonnaire, et toutes les bonnes pharmacies.

**DRAPEAUX**  
 DE TOUTES LES PUISSANCES

Vente en GROS et DÉTAIL

**AU GRAND S'-MICHEL**  
 40, rue des Minimes

**ÉCOULEMENTS**  
 anciens ou récents guéris en 3 jours, sans injection, par les

**CAPSULES S'-AMARIN**  
 Ph<sup>o</sup> BELLEAU, 5, all. Notham, Marseille

**QU PINTO VENDE**  
 Ecriteaux et Enseignes

en tous genres, sur cartons, calicot, etc.

**MAISTRE, place Préfecture 1, MARSEILLE**

**A VENDRE** environ 100 kilos papier mousseline blanc, double raisin. S'adresser Juge, Provencal, Toulon.

**CHAMBRES** meubles indé- chables à louer. S'adresser boulevard Notre-Dame 11 à la droguerie

**TROUVÉ** portemonnaie conte et papiers. Le réclamer A. Con- dary, 33, rue Reinard.

Le Gérant : VICTOR HEYRIES  
 Imp. Sier du Petit Provencal rue de la Darse, 75

**Ventes ou Achats de Fonds de Commerce**

Les extraits ou avis de vente ou cessions de fonds de commerce peuvent être insérés au conformé de la loi du 27 mars 1909 dans le journal LE PETIT PROVENCAL aux conditions de son tarif local ordinaire.

La loi stipule (article 3) que la publication doit être faite avec la diligence de l'acquéreur dans la quinzaine de la date de la signature de l'acte. Cette publication devra être renouvelée du 8<sup>e</sup> au 15<sup>e</sup> jour après la première insertion.

L'extract ou avis contiendra : la date de l'acte, les noms prénoms et domiciles de l'ancien et du nouveau propriétaire, la nature et le siège du fonds, l'indication du détail des objets des oppositions et une élection de domicile dans le ressort du tribunal.

**AVIS** Le bar (dénommé) "Le Colonne-Bar", boulevard de la Corde, est vendu par M<sup>rs</sup> Michel Esposito et M<sup>rs</sup> Biviel. Faire opposition au dit bar.

**CONSEILS**, sér. réféc., allant de la Forêt, des s'entendre av. Mais. 1<sup>er</sup> ordre qui conf. march. ou représ. Ecrire Raphaël, Agence Havas, Nice.

**Les Farines et Crèmes Stérilisées "La Chimère"**

donnant un potage rapide, exquis et nourrissant. Et recommandant par leur parfaite assimilation. En vente dans toutes les bonnes épiceries.

**DAINES ROCHAS** frères, Marseille.

**Guérison rapide** Consultation 1<sup>er</sup> fr. 606  
 Voies urinaires, Ollivier, 1, r. Nationale, 9 à midi et 2 à 7, - Om. 9 à 11.

**COMMISSAIRES-PRÉSEURS de MARSEILLE**

Demain Mardi, à 9 h. 1/2, local VENTE APRES DÉCÈS

**Matériel de camionneur**  
 2 chevaux, 1 camion, 1 erapane, 1 boghe, 1 voiture avec capote et harnais.

**AVIS ARRIVAGES** considérables de Biscuits, Pastilles, Porcelaines de Limoges, Filles au sautoir, charbon, Matras, Pasteur, Malin. On porte à domicile, boulevard Duperré, n<sup>o</sup> 6, à côté de l'Épicerie F. Potin.

**ON DEMANDE** hommes de peine chez les Commissaires-Préseurs. S'y adresser le matin.

**SIROP** On demande matériel spécialement fabriqué et le grand strop. Faire offres détaillées par lettre à M. L. Roux, 41, rue d'Italie, Marseille.

**LA FOURRURE PARISIENNE**  
 56, rue Vaoum (près rue Paradis) met en vente une grande quantité de peaux, ainsi qu'un grand stock de fourrures défilant toute concurrence.

Peaux skungs à partir 7 fr.  
 » loutre Colombie, 1<sup>er</sup> et 2<sup>e</sup>  
 » opossum gris, 1<sup>er</sup> et 2<sup>e</sup>  
 » chèvres » 4 »  
 » berrme » 4,50  
 » petit gris » 2,25  
 » kolynsk » 3 fr.  
 » putois » 7,50  
 » astrakan » 20 fr.

Bandes pour garniture 1 »

Ces prix seront maintenus pendant huit jours

**FIANCÉS** Voyez mes chemises et sal. manger tous styles, simples et riches, mais bonne fabrication. Prix modérés, rue Nationale, 57, coin rue Parmentier.

**ON DEMANDE** bayle ouvrier vigneron, ayant fil laboureur. S'adresser Petit Provencal, Nimes.

**AUXILIAIRE** manoeuvre au Grand Chemin d'Aix, Grand Chemin d'Aix, 30, Marseille

**TRAVAIL** chez soi, lucratif et rémunérateur. Ecrire Vincent, 5 Flotte, Nimes.

**SI VOS CHEVEUX TOMBENT**  
 Employez immédiatement la

**Pommade Javanais**  
 du D<sup>r</sup> ALBI de VIZAN

Disparition radicale des pellicules, arrêt de la chute, repousse immédiate par la vitelline et la régénération des glandes du cuir chevelu.

Pot : 1.25 — Par Poste : 1.50  
 Timbres ou mandat

**DIANOUX**, Pharmacien, 64 Chemin d'Aix, 30, Marseille  
**PHARMACIE DU SERPENT**, rue Tapis-Vert, 34  
 On n'expédie pas contre remboursement

**OLIVIA**

Teinture progressive pour rendre aux cheveux gris ou décolorés leur couleur naturelle, les empêcher de blanchir, faire disparaître les pellicules, avoir une chevelure belle et luxuriante.

Flacon 4 fr. — 1/2 Flacon 2.50  
 Postal 0.80 en plus, timbres ou mandat

**DIANOUX**, Pharmacien, 64 Chemin d'Aix, 30, Marseille  
**PHARMACIE DU SERPENT**, rue Tapis-Vert, 34  
 On n'expédie pas contre remboursement

**EPILANTINE ORIENTALE**

pour la destruction des poils et duvet qui déparent le visage de la femme

Prix : 3.50. — Par Poste : 3.80  
 Timbres ou mandat

**DIANOUX**, Pharmacien, 64 Chemin d'Aix, 30, Marseille  
**PHARMACIE DU SERPENT**, rue Tapis-Vert, 34  
 On n'expédie pas contre remboursement

**Crème Rita**

CRÈME DES REINES - BEINE DES CRÈMES DE BEAUTÉ

Contre les rides, les rougeurs du nez et du visage, les irritations de la peau, les disparitions comme par enchantement, donnant au visage le velouté et le parfum de la fleur, la grâce et le coloris de la première jeunesse.

Prix : 1 fr. — Par Poste : 1 fr. 20  
 Timbres ou mandat

**DIANOUX**, Pharmacien, 64 Chemin d'Aix, 30, Marseille  
**PHARMACIE DU SERPENT**, rue Tapis-Vert, 34  
 On n'expédie pas contre remboursement

**THÉ MAIGRISSEUR**  
 du D<sup>r</sup> SANTO-MORINO

contre la Graisse et l'Obésité

Prix : 5 fr. — Par Poste : 5 fr. 30  
 Timbres ou mandat

**DIANOUX**, PHARMACIEN  
 64 Chemin d'Aix, 30, Marseille  
**PHARMACIE DU SERPENT**  
 Rue Tapis-Vert, 34  
 On n'expédie pas contre remboursement

**Corricide Belin**  
 PRODUIT SANS RIVAL

pour détruire sans les couper et sans danger, cors, durillons, œils de perdrix, etc.

Prix : 1 fr. — Par Poste : 1 fr. 40  
 Timbres ou mandat

**DIANOUX**, Pharmacien, 64 Chemin d'Aix, 30, Marseille  
**PHARMACIE DU SERPENT**, rue Tapis-Vert, 34  
 On n'expédie pas contre remboursement

**Un Homme dans la Nuit**

TROISIÈME PARTIE  
**La Folie du Crime**

Adrienne retrouva cette sensation qui l'avait si longuement fait frissonner quand elle avait rencontré, pour la première fois, Arnoldson à l'auberge Rouge et que celui-ci avait gouffonné appliqué sur la main son baiser de ventouse.

Mais il fallait que sa volonté fut bien arrêtée de tromper l'homme de la nuit jusqu'à la minute suprême de la vengeance, par elle le laissa faire. Elle ne retourna point sa main et elle n'eut aucun geste de dépit.

Arnoldson lui-même fut étonné de tant de calme, de tant de passivité.

Il le constata.

— Enfin, dit-il, vous voilà, raisonnable ! Et soudain, il regretta qu'elle fut aussi docile. Elle était pleinement en son pouvoir. Il eût aimé sentir plus de résistance en elle. Cela entraînait dans ses plans et cela l'élevait davantage, car il lui plut de se souvenir que, s'il l'aimait, cette femme, il avait de formidables raisons de la haïr et que son amour n'était, en quelque sorte, qu'une forme de sa vengeance.

Comme il eût voulu la voir souffrir ! Car il savait qu'elle souffrait, il ne pouvait se

dissimuler qu'elle souffrait d'avoir à le subir, et il en était à regretter qu'elle cachât si bien sa souffrance...

— Son épousement du début disparut bientôt sous un accès de féroce qui voulait contenter immédiatement. Et il lui dit :  
 — Venez, madame, que ma compagnie ne vous intéresse guère et que vous préférerez celle de votre fille...  
 — Adrienne reçut le coup sans broncher... Elle lui jeta un regard méprisant et répliqua :  
 — Vous allez me la rendre ma fille ?  
 — Certes, madame. Je ne doute point que vous soyez venue ici moins pour moi que pour elle.  
 — Adrienne fixait alors le cadran de la pendule sur la cheminée et trouvait la marche des aiguilles bien lente...  
 Elle n'ignorait point le projet de Mme Martinet, et le coup d'œil que lui avait lancé celle-ci quand elle l'avait priée de la laisser seule en bas avec Joe avait fait saisir tout le plan de Marguerite.  
 Ce plan avait-il été mis à exécution ? Allait-il l'être ? Dans tous les cas, il était prouvé de temporiser...  
 Arnoldson s'était approché d'elle encore. Elle sentit son regard qui la brûlait derrière ses lunettes noires...  
 — N'est-ce pas, fit l'homme de la nuit, n'est-ce pas que vous ne seriez point là si Mlle Lily était... aux Volubilis, par exemple ?... Mais elle n'est pas aux Volubilis, Mlle Lily !  
 Et Arnoldson, se précipitant sur la malheureuse, l'étrangla et lui mordit la nuque. Il avait poussé un cri sauvage... un cri de joie... un cri de triomphe... pendant qu'elle poussait un cri de douleur.

Mais Adrienne se défendait : de ses ongles elle lui labourait la face...  
 Et comme il revenait sur elle, comme il ne semblait point sentir ses ongles, qui lui meurtrissaient, qui lui arrachaient les chairs, alors, elle lui cracha au visage.  
 — La lâche... et il s'esuya...  
 Puis il dit, cynique :  
 — Si vous croyez que c'est là le moyen de reconquérir votre fille...  
 — Elle lui jeta :  
 — Je te défends, misérable, de me parler de ma fille !  
 — Je croyais que vous n'étiez venue ici que pour cela, chère madame, répliqua-t-il ironiquement.  
 Il était dans un rage inexplicable et il avait auant le désir, à cette heure, de tuer cette femme que de la posséder...  
 — Adrienne déclara, d'une voix étrangement solennelle :  
 — Je ne suis point venue ici pour te parler de ma fille... mais pour te parler de mon mari... de mon Lawrence, que tu as tué !  
 — Eh ! s'écria l'homme de la nuit... laissez-moi dormir les morts... Les vivants...  
 — Les vivants, interrompit Adrienne, les vivants doivent venger les morts !  
 — Arnoldson ne comprenait rien aux paroles d'Adrienne. Il dit, toujours sarcastique :  
 — Et c'est toi qui es venue ici pour venger les morts ?  
 — C'est moi !  
 — Pauvre folle !... Avant de venger ton mari, sauve ton enfant !... Ah ! comme il faut que tu l'aimes, ton Lawrence, même par delà le tombeau, pour que tu en oublies la fille !...  
 — Adrienne le vit si confiant, si certain de

sa victoire qu'elle ne résista pas plus longtemps à l'ardent désir de voir cet homme s'enfoncer devant la réalité des faits...  
 — Sache donc, ma fille, saché donc que j'ai, que ma fille ne craint plus rien de toi... Sache qu'elle est à l'abri de tes coups et que tu ne peux plus rien contre elle... et que que tu ne peux plus rien contre moi !  
 — Que dis-tu là ? hurla l'homme de la nuit.  
 — La vérité !... Lily, ma douce, ma tendre, ma chère Lily, mon enfant adoré, hier, m'a été rendue !  
 — Tu mens ! Tu mens !...  
 — Et veux-tu savoir qui me l'a ramenée, aussi pure, aussi chaste que jamais !... C'est le prince Agre, lui-même. C'est ton fils !... Ton fils qui t'aime... et qui la respecte !...  
 — Arnoldson était assommé sous le coup de cette révélation. La crispation de son visage était effroyable à contempler...  
 Sa vengeance... la vengeance de vingt ans lui échappait... et par la trahison de son fils...  
 Il poussa une sorte de rugissement...  
 — Ta fille m'échappe ! fit-il d'un accent féroce... Mais je jure bien que toi tu ne m'échapperas pas !  
 Et, de nouveau, il se rua sur elle.  
 — Adrienne avait sorti un revolver, mais elle n'eut pas le temps d'en user. L'homme de la nuit, lui comprimant le poignet, s'était avec la rapidité de l'éclair, emparé de l'arme et l'avait jetée loin d'elle avec un geste de rage.  
 — Je te dis que tu ne m'échapperas pas ! répétait-il, je te dis que tu m'appartiens ! Elle voulait fuir, elle courut, éperdue, à

travers la chambre. Mais il la rejoignit et il la ressaisit.  
 — Tu es à moi !... Ah ! je te hais et je t'aime !  
 Il lui bavait des phrases immondes dans la figure.  
 Enfin, avec un grand cri d'appel, elle parvint encore à se débarrasser de son ignoble étreinte et elle arriva jusqu'à la porte.  
 Elle se jeta dans l'escalier.  
 Derrière elle, Arnoldson accourait et clamait :  
 — Joe ! Joe ! Arrête-là ! Arrête-là !  
 Il parvint au bas de l'escalier et fit irruption dans la salle pressée en même temps qu'elle.  
 — Et il bondit du côté de la porte, et devança Adrienne, lui coupant cette retraite.  
 — C'est alors qu'il vit, étendus, l'un sur la table, l'autre sur le carreau, les corps de Joe et de Mme Martinet.  
 — Ah !... ah !... fit-il. Quel drame s'est donc passé ici ?...  
 Mais la porte à ce moment précis, s'ouvrit derrière lui. Il se retourna brusquement et se trouva en face de M. Martinet, qui dirigeait sur lui le canon de son revolver.  
 — Martinet ! A moi secours ! lui cria Adrienne. Tuez-le !... Tirez ! Mais tuez donc !  
 — Ne craignez rien, madame, fit Martinet, très calme. Je tirerai... mais pas en ce moment, car je risquerais de vous atteindre...  
 L'homme de la nuit fit un bond du côté de la fenêtre, espérant s'échapper par ce chemin. Mais, debout sur la pierre de la fenêtre, apparut Pold.  
 — Arnoldson eut un geste de désespoir.

— Ah ! je suis trahi ! s'écria-t-il... Et je suis pris !  
 — Oui, mon vieux ! fit Pold, qui paraissait aussi calme que Martinet, tu es trahi !... tu es pris !... Et nous allons régler nos comptes !

X

Où il est démontré qu'on ne prend ni ne surprend l'homme de la nuit

Peut-être eût-elle dans la salle, Arnoldson avait devant lui Pold et Martinet ; derrière lui, Adrienne.  
 Il vit qu'il lui serait impossible de fuir. Cela constaté, il s'en alla d'un pas tranquille jusqu'à la muraille, s'y adossa, croisa les bras et attendit.  
 Pold et Martinet jugèrent qu'il ne tenait plus de leur échapper.  
 Martinet se précipita alors sur le corps de sa femme, qui était étendue près de la fenêtre et qui venait d'aperocevoir.  
 — Qu'est-ce qu'ils ont fait de ma femme ? s'écria-t-il.  
 — Ah ! elle dort, fit-il.  
 Il regarda Joe, à moitié étendu sur la table.  
 — Lui aussi, il dort ! Il dort tout les deux...  
 — Bah ! fit Pold, en ne quittant pas du regard l'homme de la nuit, ils se seront endormis avec le même narcotique... Elle nous expliquera cela quand elle sera réveillée. Occupons-nous de celui-là !  
 — Un instant ! un instant ! fit Martinet.  
 (La suite à demain.)

GASTON LEROUX